



Signature officielle du Manifeste AAFA-Tunnel des 50 par les syndicats et organisations professionnelles

12 décembre 2018, au Cinéma des Cinéastes



Retranscription du discours d'ouverture par Brigitte Grésy,

Secrétaire générale du Conseil Supérieur de l'Égalité Professionnelle entre les femmes et les hommes

Marina Tomé :

... Et pour lancer cette matinée, j'ai le plaisir d'appeler Brigitte Grésy, Secrétaire Générale du Conseil Supérieur de l'Égalité Professionnelle entre les Femmes et les Hommes, qui nous fait l'honneur de son éclairage sur la question épineuse qui nous réunit ici : sexisme et âgisme, la double peine des femmes de plus de 50 ans.

Brigitte Grésy :

Merci ! Alors, moi je dis bonjour, parce que je suis une techno de plus de 50 ans qui travaille dans la journée, donc moi je n'ai aucun problème avec, bonjour !

Alors le Tunnel des 50 : alors, moi, je trouve que cette métaphore est formidable, elle aborde le champ lexical de la visibilité, le champ lexical de l'impasse, la longue période de difficulté. Et c'est bien de ça dont il s'agit, c'est-à-dire le côté obscur de la force des femmes de 50 ans, ce qui est parfaitement dommageable, parce que nous savons très bien que ce qui n'est pas représenté, ce qui n'est pas vu, n'existe pas.

Alors les médias, et évidemment le cinéma, etc., tout ce genre de support reflète, quand il s'agit des femmes, très souvent l'immense zone noire.

Les rôles, et ça c'est vous qui l'avez trouvé, à la fin, les rôles pour les comédiennes de plus de 50 ans ne concernaient en 2015 que 8 % de la totalité des rôles, alors que nous savons que plus d'une femme majeure sur deux a plus de 50 ans.

Et, dès 2008, moi j'étais rapporteur de la commission sur l'Image des femmes dans les médias, qui était la commission Reiser. Nous avons trouvé que, dans la presse féminine, par exemple, 85 % des femmes étaient jeunes, 92 % étaient minces, 92 % avaient la peau blanche, 50 % étaient blondes ; alors qu'on sait que, dans la vraie vie, on a 10 % de blondes en France.

La taille moyenne des femmes est de 1,63 m, le poids moyen est de 63 kg, l'âge moyen est de 43 ans et que 38 % des Françaises s'habillent, et c'est pas moi qui le dis, c'est l'Institut Français du Textile et de l'Habillement, dans une taille supérieure à 44 ! (Applaudissements.)

Autrement dit, on est bien dans la dictature du corps unique, de la beauté unique, qui empêche les modèles identificatoires.

Le cinéma, c'est quand même le miroir de la société. Mais, plus que le miroir, c'est aussi évidemment un levier pour transformer cette société.

Alors, ce qui se passe au cinéma ou dans les médias, on le retrouve dans le monde du travail sans aucun problème, c'est-à-dire que la séniorité, qui commence même parfois à 45 ans, mais gardons le 50 ans, fonctionne à fond également sur le marché du travail.

Près de 8 300 000 Français sont dits seniors, et parmi eux un peu moins de la moitié de femmes. Mais on a 80 % des 25-54 ans qui sont employés, contre seulement 51 % des 55-64 ans, et les études montrent qu'en termes d'accès à l'emploi, à la formation, en écart de rémunération, en possibilité de promotion, la situation des femmes seniors est dégradée partout par rapport à celle des hommes seniors et par rapport à celle de la population en général.

Si bien qu'en fait, les femmes de plus de 50 ans subissent une triple discrimination.

Selon l'article L. 225-1 du Code pénal, constitue une discrimination « *toute distinction opérée entre les personnes physiques en raison de* »... Il y a 25 critères.

Normalement il y a quatre critères intéressants. Celui de la grossesse, je vais le laisser de côté, majoritairement, pour les plus de 50 ans... Mais, si on laisse de côté le critère de la grossesse, il en reste trois : le sexe, l'apparence physique et l'âge. C'est la triple peine !

Et on peut même parler d'intersectionnalité, dans la mesure où ces trois critères s'alimentent l'un l'autre et démultiplient leurs effets. Et d'ailleurs, les baromètres du Défenseur des droits et de l'OIT (Organisation Internationale du Travail) sur la perception des discriminations au travail révèlent que l'âge est un critère fortement ressenti par les salariés du secteur privé, de même que le genre, identifié comme premier critère de discrimination par les salariés en 2000 dans le 11^e Baromètre du Défenseur des droits. Et être âgée de plus

de 45 ans est perçu comme un inconvénient par 29 % des agents du public et 27 % des agents du privé.

Autrement dit, les plus de 50 ans, elles, sont privées de corps avec une injonction à un corps unique. Elles sont souvent privées de travail ou évincées du travail.

Eh bien, que se passe-t-il ?

Alors, évidemment, c'est le jeu des stéréotypes de sexe qui fonctionne à plein avec une sorte de similitude entre les stéréotypes liés à l'âge et les stéréotypes liés au sexe, parce que, dans les deux cas, ils mobilisent une double image.

Alors, pour les personnes de plus de 50 ans, on joute ainsi des traits positifs – c'est le grand-parent, la grand-mère, c'est le sage, c'est le passeur de savoir et de traditions, c'est celui qui donne les racines. Positif ! –, mais aussi des traits négatifs : l'absence de sexualité, la laideur, le déclin mental, l'inutilité, l'isolement, la pauvreté, la dépression. Et, ce qui est le plus grave, c'est que, avec le développement du numérique, on a une accélération de la notion d'inutilité des anciens. Parce que, le numérique, c'est pas seulement une technique de production, mais c'est aussi une technique de savoir, et qui fait, en quelque sorte, concurrence à ce qui était le savoir et l'expérience des anciens. Comme si l'intelligence artificielle, en réunissant des big data à n'en plus finir, finalement, se substituait au savoir des anciens. Donc, au-delà même de la fracture numérique dont on cautionne, dont on dit que les anciens sont victimes, eh bien le numérique déqualifie la sagesse des plus vieux, des seniors, comparatif latin.

Même binarité au moment de la retraite. Une vision négative : la vieillesse ingrate qui vit aux crochets des plus jeunes, ou même la vieillesse épanouie dans les classes, euh... les catégories professionnelles élevées, ceux qui profitent des voyages à l'étranger et qui ont un train de vie merveilleux. Eh bien, c'est l'idée que les vieux seraient les parasites des jeunes. On leur reproche de vivre grassement d'une retraite qui serait construite grâce aux contributions des classes plus jeunes qui remplissent les caisses de fonds de pension, même si les vieux reçoivent les intérêts du capital qu'ils ont accumulé grâce à leur travail et aux contributions sociales payées par les employeurs. Et donc, on aboutit à une forme de double image repoussoir entre la jeunesse et la vieillesse.

Et c'est ça exactement qui constitue l'âgissement, c'est-à-dire un type de violence exercée par la société sur les personnes âgées. Et pour Butler, dès les années 1970, elle disait que l'âgisme reflète le profond malaise des jeunes et des adultes d'âge mûr face à la vieillesse, face à la maladie, à l'incapacité, ainsi qu'à une peur de l'impuissance et de l'inutilité. Le mot peur est prononcé et tout est là.

Alors certes, il existe de l'âgisme bienveillant – « *Celle-là, elle a quand même une belle expérience...* » –, mais, que ce soit de l'âgisme bienveillant ou du sexisme bienveillant, on le verra, on utilise ces formules pour inférioriser ou différencier, essentialiser une personne et la réduire à une caractéristique et aux préjugés qui l'accompagnent même. D'où l'image, du côté du genre, des stéréotypes de sexe... C'est à la fois la mère et la putain, c'est à la fois celle qui protège et celle qui pervertit. Et on a ça en permanence dans le sexisme, dans le milieu du travail. C'est-à-dire qu'à la différence de tous les autres critères, le critère du sexe est particulièrement prégnant, parce qu'il joue beaucoup sur la peur de cette interdépendance quasi obligatoire des deux sexes pour les besoins de la reproduction, et

puis, majoritairement, pour les besoins de la sexualité. Et avec un deuxième trait important qui est que les femmes portent la charge de la parentalité très majoritairement.

Alors, on a donc une binarité avec l'autre sexe, mais avec un effet miroir en quelque sorte inversé. C'est-à-dire que la binarisation, elle concerne les attributs : le sensible du côté féminin, le fort du côté masculin ; elle concerne les rôles, les soins contre la stratégie et l'espace. Elle concerne aussi l'espace à proprement parler, c'est-à-dire le privé, le public.

Mais cette binarité, le dur, le doux, l'intuitif, le rigoureux, etc., finalement, n'aurait pas forcément d'impact, parce que les stéréotypes ne créent pas en eux-mêmes des inégalités, mais ils les légitiment en les rendant invisibles et en les naturalisant. Le problème, c'est que dans cette binarisation, il y a toujours un coefficient symbolique négatif du côté du féminin. C'est-à-dire qu'il y a une stigmatisation du pôle féminin et que, dans tous les stéréotypes de sexe, le masculin l'emporte sur le féminin, comme en grammaire !

Alors, évidemment, eh bien, ces stéréotypes peuvent déboucher sur une forme de discrimination, ce qu'on appelle le sexisme. Et le sexisme, c'est deux choses : c'est, d'une part, une idéologie et une croyance qui érigent la supériorité d'un sexe sur l'autre – on devine lequel –, et c'est, d'autre part, des actes, des comportements, des attitudes qui peuvent aller, qui recouvrent une gamme très large qui peut aller du sexisme ordinaire, en passant par le harcèlement sexuel, l'agression sexuelle, le viol et tout le champ des discriminations.

Et le mouvement Me Too a fait que ce corps que l'on ne saurait voir dans les organisations de travail des salariés neutres et asexués, tout d'un coup, ce corps est entré avec fracas dans le monde du travail avec cette notion de violence sexiste et sexuelle, qui est aujourd'hui un thème à traiter également au premier chef.

Et donc, le sexisme fonctionne comme une sorte de rite d'intégration des hommes dans l'Univers, dans l'ordre sexué du monde, et comme un rite d'exclusion des femmes de cet ordre sexué, parce qu'il n'est pas seulement une sorte de nécessité cognitive de simplification des stéréotypes qui correspondent à une simplification erronée du monde réel, il correspond aussi à un besoin affectif de se rassurer.

Le recours aux stéréotypes de sexe est quasi automatique et l'estime de soi se construit toujours dans une dynamique comparative avec les autres, et les groupes d'appartenance sont des vecteurs essentiels de l'estime de soi et sont des marqueurs identitaires très forts.

Les théories en psychologie sociale identifient bien ce double besoin, pour chacun, d'être à la fois identique et distinct, de tenir ce compromis fragile entre le besoin de ressemblance aux autres, qui satisfait une nécessité de partage et d'affiliation, et un besoin de différenciation qui est concomitant et qui préserve notre unicité et notre identité individuelle. D'où ce besoin d'identification au groupe d'appartenance, qui est le groupe des hommes, majoritairement, et ce besoin d'adhérer à l'opinion de leur groupe d'appartenance, et d'où l'essor extraordinaire de ce sexisme ordinaire, c'est-à-dire tous ces petits gestes, attitudes, comportements qui, l'air de rien, de façon insidieuse ou sournoise, consciente ou inconsciente, délégitiment, décrédibilisent, infériorisent, disqualifient les femmes dans le monde du travail.

Et donc que faire par rapport à ça ? Eh bien, je crois qu'il faut identifier les mythes et la désinformation. Il faut suivre la couverture médiatique et réagir aux contenus discriminatoires. Et là, ce que vous faites à cet égard est central : dénoncer l'âgisme. Mais il

faut aussi transformer peut-être la vision de l'âge en une sorte de contrat intergénérationnel, qui a été totalement occulté ces dernières années, alors qu'il fonctionnait beaucoup mieux dans nos sociétés plus anciennes.

Mais je crois qu'au-delà de ça, il y a un double mouvement, celui des pouvoirs publics. Le mouvement des pouvoirs publics, c'est évidemment de travailler sur l'égaconditionnalité, c'est-à-dire de conditionner l'attribution des subventions à la présence de femmes, et peut-être de femmes de plus de 50 ans, non seulement dans les équipes techniques ou les réalisateurs ou tous ceux qui font le média ou le film, mais aussi dans les représentations. On a vu des avancées aujourd'hui avec le CNC dans l'attribution de ses subventions, qu'il conditionne à des parités de ceux qui fabriquent le produit. Mais là, on joue beaucoup sur la parité, on joue moins sur les représentations. Et, l'enjeu, c'est bien sûr les représentations, c'est-à-dire la déconstruction des stéréotypes de sexe et, pour finir, parce que je pense que vous avez beaucoup de choses à voir et à dire ensemble, moi je pense que vous pourriez inventer le test du Tunnel...

Le test du Tunnel, c'est le contraire du test de Bechdel, parce qu'en fait, dans chaque film il faudrait regarder ça. La première question, c'est la même chose : s'il y a plusieurs femmes de plus de 50 ans. Deuxième question : ce n'est pas si elles se parlent entre elles, la deuxième question, (mais) si elles parlent aux autres, et pas seulement entre elles, et notamment si elles parlent aux hommes, les plus de 50 ans. Et la troisième question, ce n'est pas : est-ce qu'elles ne parlent pas d'hommes ? C'est : est-ce qu'elles parlent des hommes ? Est-ce qu'elles parlent de l'amour, est-ce qu'elles parlent de la sexualité, est-ce qu'elles parlent du travail ?

Et donc, je crois que mettre en place des indicateurs de suivi des films, avec ce test du Tunnel, qui est : les plus de 50 ans et, quand elles parlent, est-ce qu'elles parlent aussi aux autres ? Est-ce que les autres leur parlent ? Est-ce qu'elles ne sont pas centrées dans leur univers du care et elles ne voient rien d'autre et, lorsqu'elles parlent, est-ce qu'elles ne parlent pas seulement de leurs petits-enfants, mais qu'elles parlent aussi d'amour et de travail ?

À ce moment-là, on aurait une ouverture et un réservoir inépuisable d'inventivité de rôles nouveaux, et on sait très bien que c'est par les modèles identificatoires que les jeunes générations, mais aussi l'ensemble de la société peuvent se retrouver, s'apprécier et continuer à vivre en ayant confiance en soi, puisque c'est quand même très dur de vivre, de faire, d'agir, d'aimer, lorsque personne, aucune image ne vous renvoient la réalité de votre vie.

Voilà ce que je voulais vous dire sur les questions d'âge et de sexe.